

# Quand les papillons se mirent à voler

Olivier  
Chaillot



Roman

Olivier Chaillot

Quand les papillons  
se mirent à voler

© Olivier Chaillot, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8746-9

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma femme et à mes deux enfants, mes trois soleils.

## **Bormes les Mimosas, Août 2018 (38 ans) - Mathilda**

Assis sur un banc à l'ombre d'un pin parasol sous un soleil radieux, enivrés par le chant mélodieux des cigales, face à la belle et scintillante méditerranée, ils se regardaient avec envie comme si c'était encore et toujours le premier jour.

Elle caressait d'une main son ventre bien arrondi avec une extrême douceur, un sourire entier délicieux accroché au visage. Elle était enceinte de 6 mois et vivait une grossesse heureuse malgré les petits désagréments qui jalonnèrent ces 6 premiers mois. La fatigue, les douleurs dorsales, les insomnies, les hauts le cœur ou encore les sautes d'humeur n'étaient rien comparé au bonheur de partager sa vie avec un homme comme lui et avec celui qu'elle portait et qui allait bientôt pointer le bout de sa frimousse.

— Je t'aime Mathilda lui susurra-t-il au creux de l'oreille avec une tendresse simple, sans arrière-pensée, dénuée de toutes formes d'exigences.

Il ne portait plus le poids du passé, celui de ses ancêtres, celui qu'on traîne parfois à perpétuité. Il avait fait du chemin pour en arriver là, un sacré chemin même et il pouvait enfin savourer le plaisir d'aimer sans avoir peur ni faire peur.

Il avait gagné une confiance absolue en lui et ne craignait plus de perdre l'amour. Il mit pourtant un temps fou à le trouver, naviguant de déceptions en déceptions, sans comprendre les raisons qui l'en tenaient éloigné. L'amour s'était jusqu'alors refusé à lui bien qu'il ait mis du cœur à l'ouvrage.

— Moi aussi je t'aime, je suis toujours aussi étonnée de ressentir une telle plénitude. Je n'ai pas envie que cela s'arrête ! fit-elle de sa douce voix.

— Je comprends bien mais dis-toi que sans fin pas de nouveauté ! plaisanta-t-il. Au même instant il sortit son téléphone de sa poche qui se mit à vibrer et se tourna instinctivement comme pour se cacher tout en tapotant frénétiquement sur le clavier. Mathilda tentait tant bien que mal de regarder par-dessus son épaule avec ce sourire malicieux qui le faisait fondre.

— Qui est-ce ? À qui écris-tu comme ça ? Tu ne me trompes pas au moins j'espère ? dit-elle avec un léger filet d'inquiétude dans la voix.

— Comment dire... je suis désolé Mathilda, il vaudrait mieux arrêter là notre histoire, je ne veux surtout pas te faire souffrir, pas maintenant lui répondit-il du tac o tac en prenant un air sérieux.

— Espèce de salop, tu n'as pas le droit de me quitter, je suis l'amour de ta vie, c'est toi qui me l'as dit et puis tu vas être père, tu dois assumer maintenant lui rappela-t-elle comme pour se rassurer. Le ton qu'il avait employé l'avait désarçonnée. Encore la faute aux hormones. Devant sa mine presque déconfite et sa moue boudeuse, il interrompit ce petit jeu.

— Mais non Mathilda je plaisantais, j'avais mis une alerte sur mon agenda pour prévoir de nous trouver un bon petit resto pour ce soir, voilà tout. La surprise tombe à l'eau mais je t'ai bien eu, fredonnait-il triomphant tout en lui prenant la main et en l'attirant à lui. Belle joueuse elle se laissa faire et leurs lèvres se rejoignirent avec délicatesse et volupté.

Pourtant ce n'était pas gagné d'avance...

## **Paris, Janvier 1880 – Simon**

En cette année 1880, Paris rugit. L'effervescence suinte à travers les rues pavées, au-delà des fenêtres des immeubles fraîchement Haussmanniens, sous les pas de porte des commerces se multipliant comme des petits pains, le long des cheminées fumantes par-dessus les usines. Les femmes crient leurs besoins et voient timidement s'ouvrir les portes d'un début d'égalitarisme. Ça construit à tout va, à l'ouest les plus beaux quartiers, à l'est les plus populaires. La capitale fourmille d'idées et se drogue à la nouveauté, chahutée par un vent de changement qui secoue l'échelle mondiale.

Lorsqu'il arriva à l'usine ce jour-là, Simon n'imaginait pas une seule seconde que sa vie allait prendre une tournure pour le moins inattendue.

Il travaillait à la section commerce depuis bientôt quatre années, pour une enseigne de vins et spiritueux ayant pignon sur rue. Mr Monnier en était le propriétaire, jeune charentais monté à la capitale en 1840 pour fuir la crise agricole et élever sa condition. Ayant le sens inné des affaires, il connut une ascension remarquable, démarrant son activité avec une seule petite boutique. Il fit construire quelques années plus tard ses usines le long du quai Saint-Bernard, de hauts bâtiments en brique rouge aux toits de zinc dont la charpente métallique fut dessinée par un certain Gustave Eiffel, celui-là même qui fera sortir du sol quelques années plus tard un amas de tôle savamment orchestré pointant vers les cieux.

Sellier harnacheur dans son petit village de Mauves sur Loire près de Nantes, Simon aspirait à la même réussite.

Du haut de ses 24 ans, il faisait la fierté de son patron qui lui rappelait ses débuts. N'ayant reçu aucune éducation commerciale, il gravit les échelons les uns après les autres, comme lui. Il faut dire que Simon était doté d'un fort pouvoir de conviction mêlé d'une gentillesse naturelle, si bien qu'il était difficile de lui résister. Il inspirait immédiatement confiance et sympathie. Ce jour-là, il allait donc être mis au défi, à la hauteur de son potentiel.

À peine eût-il passé la porte d'entrée du bâtiment principal que Geneviève lui sauta dessus, mi excitée mi tremblotante.

— Bonjour Monsieur Brayens, dépêchez-vous, Monsieur Monnier vous attend dans son bureau ! fit-elle avec sa petite voix de rossignol, inimitable.

— Bonjour Geneviève. Comment cela Monsieur Monnier m'attend dans son bureau ? répondit-il surpris.

Geneviève était la secrétaire personnelle de Monsieur Monnier, fait suffisamment rare à cette époque pour être souligné, elle avait été choisie à dessein. Un joli brin de femme, tirée à quatre épingles dans sa robe de crinoline, la vingtaine toute fraîche elle aussi, un visage doux et suave comme du coton, de petites lunettes à fines montures rehaussant son nez mutin et ses pommettes rosées. Elle sentait bon le savon à la lavande et ses boucles blondes pétillaient comme des bulles de champagne. Elle ne le laissait pas indifférent. Peut-être envisagerait-il un jour ou l'autre de l'inviter au restaurant pour faire connaissance au-delà d'une relation purement professionnelle.

La veille au soir il n'était pas prévu qu'il s'entretienne avec Monsieur Monnier ces jours-ci. Simon qui manifestait souvent une très bonne humeur se renfrogna, un peu inquiet par cette injonction impromptue.

Sans passer par son bureau, il grimpa les escaliers quatre à quatre jusqu'au 3<sup>ème</sup> et dernier étage. Une foule de question l'assiégea tout au long de l'ascension, il n'était pas courant d'être convoqué de la sorte dans le bureau du fondateur de l'enseigne.

« Mais que peut-il bien me vouloir ? Ai-je commis une erreur ? Non je ne vois pas, ça ne peut pas être ça, mes chiffres étaient excellents l'année dernière, j'ai même encore été félicité la semaine dernière par Monsieur Boudier, le directeur commercial » se rassurait-il comme il pouvait.

Il frappa à la porte.

— Entrez ! fit une voix rauque, peu aimable. Simon enserra la poignée, bien décidé à ne pas se laisser faire.

— Ah c'est vous Simon, entrez, entrez mon cher ! Tenez, installez-vous je vous en prie fit-il en désignant le siège en bois précieux faisant face à son bureau. Son amabilité le désarçonna. Manifestement il ne serait pas plongé dans une cuve aujourd'hui, mais alors, que lui voulait-il ?

— Merci Monsieur le Président



— Mon cher Simon vous savez à quel point nous sommes satisfaits de vos services n'est-ce pas ?

— Oui Monsieur le Président

— Bien. J'imagine que vous vous demandez ce que vous faites de si bon matin dans mon bureau ? Je ne vais pas vous faire languir plus longtemps et aller droit au but. Vous ne le savez peut-être pas mais une nouvelle partie de monde est en train de s'ouvrir à l'occident. Et qui dit ouverture dit profit. Il est par conséquent inconcevable de devoir se passer d'un tel marché vous comprenez ?

— Oui Monsieur le Président

— Nous avons donc tout naturellement pensé à vous pour mener à bien ce projet qui revêt une importance primordiale pour l'évolution de notre société. Nous comptons énormément sur votre talent vous savez. En outre, c'est un honneur que nous vous faisons, prenez cela comme une véritable opportunité de sortir du petit confort dans lequel vous risquez de périr en restant ici !

— Oui Monsieur le Président, fit Simon qui commençait à manquer d'apprécier ce suspens suspect. Son « droit au but » ressemblait de plus en plus au col du Tourmalet.

— Voilà, donc j'ai décidé de vous envoyer au Japon, à Tokyo plus précisément. Comme je vous l'ai dit, ce pays s'ouvre à l'occident, il est grand temps d'amener à ces sauvages un peu de modernité et le goût des bonnes choses. Vous n'êtes pas sans savoir que les traditions culinaires françaises sont les meilleures au monde ! Elles doivent donc s'exporter au plus vite ! Nous représentons une partie de cette tradition. Nous avons bon espoir que nos produits leur fassent passer le goût de cet immonde alcool de riz qu'ils boivent jusqu'à plus soif ! conclut-il son monologue en un rire gras, écœurant.

Simon n'avait jamais apprécié le personnage, suffisant autant que bedonnant, une grosse moustache noire très fournie tombant vers le sol, un cigare à l'odeur âcre allumé en permanence comme s'il rendait un hommage perpétuel à la vierge Marie devant la grotte de Bernadette Soubirous.

Simon accusait le coup. Lui, envoyé au Japon ! Qu'avait-il fait au Bon Dieu pour mériter ça, lui qui n'était absolument pas voyageur dans l'âme. Une multitude de questions et d'inquiétudes l'assaillaient. Il déglutit péniblement et sa voix habituellement posée chevrotait malgré tout le contrôle qu'il essayait

d'exercer dessus.

— Mais Monsieur le Président c'est que...

— Oui mon cher Brayens, c'est à l'autre bout du monde ! le coupa Monnier - Mais ne vous inquiétez pas, nous avons déjà tout prévu, vos billets sont réservés. Vous partirez dans un mois de Marseille, à bord d'un très agréable steamer, pour une petite traversée de quelques semaines tout au plus, rien de très désagréable en somme et puis les voyages forment la jeunesse c'est bien connu ! asséna-t-il en guise de vérité absolue.

Le sentant peu convaincu et fléchissant, il poursuivit, le ton soudainement plus sec et cassant.

— Allons mon cher Brayens, ne faites pas cette tête, vous semblez vous départir de votre bonhomie habituelle. Que ne vous sied-il point ? Quitter Paris ? Partez donc découvrir le monde que diable ! Je ne me suis point monté en un jour mon cher, que croyez-vous ? Si j'étais resté dans ma province pouilleuse je serais mort de crasse à l'heure qu'il est ! Et puis je crois savoir que rien ni personne ne vous retient ici, ni femme, ni enfant, profitez-en ! À votre place je sauterais sur l'occasion, cela ne se présente qu'une fois dans la vie. Si j'avais eu votre âge j'aurais foncé voyez-vous, mais aujourd'hui avec Madeleine et ses quatre marmots, je siège en enfer ! Plus moyen d'être tranquille et de vivre sa vie comme on l'entend ! Et voilà qu'en plus elles se mettent à revendiquer l'égalité, non mais vous rendez-vous compte, une femme égale de l'homme, dans quel monde vit-on, je vous le demande ? Vraiment je vous assure c'est du pain béni cette opportunité !

Simon n'en revenait pas, cet homme était tout simplement imbuvable. Comment pouvait-il traiter ses propres enfants de la sorte. Pauvre Madeleine, pauvres marmots et pauvres femmes, avec une mentalité aussi étroite, elles n'étaient assurément pas prêtes de vivre les mêmes libertés que les hommes. Il ravala sa salive, prêt à en découdre, en bon négociant qu'il était, il n'avait pas dit son dernier mot.

— Monsieur le Président, je n'ai peut-être pas...

— Vous ne comprenez pas Brayens, il est inutile de chercher un quelconque argument, vous n'êtes pas en position pour essayer de me vendre l'invendable ! Vous n'avez pas le choix ! martela-t-il en grondant.